

# *Le Conteur*

Titre original : *The Storyteller's Tale*

© 2009, Omair Ahmad

© 2011, Editions Philippe Picquier  
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*En couverture* : © The Trustees of the British Museum.

*Mise en page* : Atelier EquiPage – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0289-7

Omaïr AHMAD

# *Le Conteur*

Roman traduit de l'anglais  
par Françoise Nagel



*Éditions  
Philippe Picquier*



*Pour Olivia, avec mon affection*



# *Prologue*





Ils avaient détruit sa demeure.  
Les hommes d'Ahmad Shah Abdali avaient entièrement dévasté Delhi et sa maison était parmi les plus modestes. Sa destruction avait dû passer inaperçue aux yeux des Afghans déchaînés, trop occupés qu'ils étaient à piller et saccager. Ce n'était pas une demeure prestigieuse ; seule la renommée de sa poésie attirait les nobles et les riches jusqu'à sa porte. Ils se montraient prodigues de leurs éloges et avares de leurs bourses. Il en retirait de maigres ressources, celles d'un mendiant ou d'un poète, ou d'un poète mendiant. Mais du moins un toit protégeait-il sa tête de la pluie et son dos du soleil.

Maintenant, il ne possédait plus rien. Ou alors, il était libre. Cela dépendait de la façon de voir, supposait-il.

Il avait essayé de prendre racine dans cette cité. Dans ses poèmes il parlait d'amitié, d'amour, de toutes ces choses qu'il n'aurait jamais ouvertement évoquées dans la petite ville d'où il venait. Mais dans les nombreux salons de musique et de danse de Delhi, le mot « amour » était prononcé de multiples façons, ce n'était qu'une monnaie d'échange, œillades et clins d'œil, promesses qui n'étaient jamais vraiment ce qu'elles prétendaient être. Car ici l'amour s'échangeait de multiples fois.

Mais lorsqu'il avait pris la parole, les mots avaient jailli tout de travers, dans tous les sens. Ils étaient retombés en désordre, lourds de nostalgie, enveloppés d'un feu étranger aux rires légers de la ville. La soudaineté de sa propre impudence l'avait stupéfié.

Vingt ans presque s'étaient écoulés et, au bout du compte, il possédait exactement la même chose que lorsqu'il était arrivé : ses contes, sa liberté et la route qui s'ouvrait devant lui.

*Le récit du conteur*



**I**l était midi passé lorsque le conteur aperçut la haveli. Le sentier forestier s'était soudain ouvert sur une trouée et il se retrouvait sur la crête d'une colline surplombant les vastes jardins d'un domaine. Il distingua clairement les écuries et, au-delà, le petit groupe de maisons qui composaient l'ensemble de cette casbah.

Son estomac gargouilla à la vue de la haveli ; son corps possédait plus de sagesse que lui. Cela faisait cinq heures maintenant qu'il chevauchait et il n'avait pas mangé depuis la veille au soir, et encore, très légèrement. Pourtant, il s'arrêta pour réfléchir un instant avant de poursuivre son chemin. Il mit pied à terre et flatta sa monture d'un geste gauche. Il n'était pas bon cavalier, et le cheval l'avait compris presque immédiatement. Heureusement, l'animal qu'il avait choisi

était plutôt placide et l'avait porté sans encombre. Cela l'arrangeait de n'avoir pas en tête de destination précise, seulement le désir de mettre de la distance entre ces stupides marchands et lui.

Il avait été plutôt surpris que personne ne le pourchassât ; le garde dont il avait volé le cheval désirait sûrement le récupérer. Mais c'était une époque dangereuse et la caravane ne pouvait se permettre d'envoyer un de ses maigres détachements armés à sa poursuite. L'idée de se retrouver avec ne fût-ce qu'un seul garde en moins au milieu de ces terres malfamées du Rohillakhand, où les bandits étaient réputés pour leur brutale efficacité, devait faire trembler ces gras marchands dans leurs bottes.

Le conteur secoua la tête au souvenir des bavardages des derniers jours qui lui revenaient avec une irritante clarté. Les marchands n'avaient pas peur, ils étaient simplement indifférents ; il ne représentait rien à leurs yeux. Alors, que leur importait qu'il eût volé un cheval et quitté leur caravane ? Que leur importait qu'il fût le plus grand poète de son époque, douze siècles après le Prophète, dix-sept siècles après le Christ ? Cela ne signifiait rien pour eux. Tout comme la destruction de leur cité ne signifiait rien d'autre à leurs yeux qu'un changement de fortune.

A la tête de ses hommes, Ahmad Shah Abdali avait dévasté Delhi, détruisant et pillant ce qu'avait laissé derrière lui Nadir Shah, son ancien capitaine et le premier homme, depuis cinq siècles, à avoir vaincu les maîtres de Delhi. La glorieuse cité avait été mise à genoux, puis brutalisée, encore et encore. Qu'il était cruel de penser qu'Ahmad Shah, poète en langue pachtoune et persane, était responsable de la destruction de la cité des poètes ! Beaucoup parmi les meilleurs d'entre eux avaient péri, les autres s'étaient dispersés. Le poète soldat Shah Hatim était-il encore vivant, se demanda le conteur, ou avait-il sacrifié sa vie en même temps que sa plume en s'élançant, sabre à la main, vers les remparts ?

Le souvenir de Shahjahanabad, capitale de l'empire pendant plus de cinq siècles, autrefois siège des sultans et des empereurs, réduite désormais à un amas de décombres, refusait de le quitter. Mais ces marchands, qui fuyaient mollement vers Lucknow en emportant leurs richesses, ne semblaient guère affectés. Il y avait deux jours qu'ils avaient quitté la ville, mais les cadavres et les cris des victimes du saccage ne cessaient de le hanter. Il était resté blotti dans sa douleur, tandis que les marchands échangeaient d'insignifiants ragots. L'un d'eux l'avait harcelé pour qu'il leur accordât le plaisir d'un peu de poésie. Le conteur

avait repoussé ses prières maintes et maintes fois, puis avait fini par lui demander à quoi cela servirait.

« Cela fera passer le temps, avait répondu l'homme.

— Cela vous fera passer le temps, mais gâchera mes mots », avait-il rétorqué d'un ton caustique.

Ils s'étaient écartés de lui ; peut-être avaient-ils enfin compris qu'il n'était pas l'un des leurs, qu'il était simplement embarqué dans le même voyage.

Mais cela ne lui avait pas suffi. Il en avait pris conscience en essayant de trouver le sommeil la nuit précédente. Il ne voulait pas seulement les maintenir à distance ; cela, sa réputation d'arrogance et d'irascibilité avait suffi à y pourvoir. Un tourment bien plus profond le rongait.

Une sorte de folie s'était emparée de lui ; il voulait dire les ravages que la destruction de sa ville avait causés en lui. Il avait besoin de parler à quelqu'un qui en serait ému, qui comprendrait ce qu'était la beauté et éprouverait le chagrin de voir la beauté ravagée, une maison détruite, la valeur de la vie réduite à un simple mot, le supplice de voir un enfant mourir parce qu'il est sorti en courant sur le pas de la porte à l'instant où passait un guerrier à cheval, la lame assoiffée de sang.

Il voulait donner voix à ses sentiments, mais les mots lui manquaient, de même que les auditeurs



capables de les comprendre. Il aurait pu chercher du réconfort dans le silence, mais les deux derniers jours lui avaient clairement montré que même cela lui serait refusé. Alors, il avait fui. Il s'était frayé un chemin jusqu'à la lisière du campement tandis que le reste de la caravane se gavait d'un petit-déjeuner tardif ; il avait volé ce cheval, s'était enfoncé dans la forêt – et avait fini par arriver ici, sur cette éminence dominant la haveli et la casbah.

Pendant que le cheval broutait l'herbe, le conteur détacha l'outre fixée à la selle. Il remarqua avec une ironie amusée que son baluchon commençait à se dénouer.

Si peu de possessions, et si précaires.

Avec un peu d'eau, il se rinça la bouche du goût de la poussière. Puis il prit une autre gorgée, d'eau claire cette fois, bien qu'elle gardât encore le goût du cuir.

La haveli l'avait surpris. Non que de telles demeures ou forteresses fussent rares ; mais parce que la civilisation était la dernière chose qu'il s'attendait à trouver ici. Depuis un siècle environ, les Rohillas gagnaient en puissance et, alors qu'il était encore en usage de les qualifier de « bandits », ils étaient devenus une force avec laquelle il fallait compter. Cette haveli était probablement le fief de l'un de ces nobles rohillas, un

descendant des Turcs ou des Rajputs. Peut-être même des Pachtoues.

A la pensée que le seigneur de la haveli pût être en train de razzier Delhi et de s'enrichir du butin abandonné par les soldats d'Ahmad Shah, le conteur se sentit mal. Il tendit le bras pour agripper la selle et se remettre d'aplomb. Surpris par ce contact soudain, le cheval tourna vers lui un regard expressif.

Une autre gorgée d'eau, plus petite celle-là, l'aida à réfléchir. Il se demanda s'il ne devrait pas simplement passer son chemin. Sa brusque colère avait trouvé d'autres raisons de détester cette haveli – elle était trop belle, trop somptueuse, trop attirante. Il n'avait jamais rien possédé, n'avait jamais hérité ni mendié, acheté ni vendu le moindre bien. Son amour-propre l'avait toujours empêché de chanter en vers les louanges de nobles mesquins ou de rois incompetents à seule fin de bien manger, de porter des vêtements chamarrés et d'orner son turban de pierres précieuses.

Il était stupide pour un poète et un conteur d'avoir sa fierté. Après tout, de qui un artiste pouvait-il recevoir de l'argent sinon des riches ? Et qui, si ce n'étaient les riches et les puissants, était susceptible d'attribuer une valeur à la beauté ? Il n'était pas un soufi pour chanter ses vers devant

un mausolée et compter sur la grâce divine et les misérables dons de milliers de mains sales pour se nourrir. Mais il n'avait jamais pu s'en défaire – de cet orgueil, de cette défiance, de ce refus de courber l'échine. Il s'était moqué de lui-même d'innombrables fois, notamment dans le célèbre distique qui était désormais si intimement lié à son nom :

*Sar kisi se firoh nahin hota ;  
haif bande hue, khuda na hue.*

*Ma tête ne s'incline devant nul autre ;  
mon malheur est d'être né homme et non dieu.*

Comme tant d'autres, le conteur avait fait de son incapacité une vertu. Dès lors qu'il ne pouvait écrire de poèmes à la gloire des riches et des puissants, il méprisait ceux qui y parvenaient. Pourtant, il aurait pu faire autre chose que devenir poète et arpenter les ruelles de Delhi en racontant ses histoires. Aucune raison particulière ne l'avait poussé à devenir conteur, sinon son amour de la beauté et son désir passionné de le faire partager.

Autrefois, avant de prendre la route pour Delhi, il avait travaillé l'acier et le bois. Son père était mort alors qu'il était encore assez jeune et il était devenu apprenti chez son oncle, un artisan renommé pour son talent, qui habitait la maison

voisine. Le conteur avait aimé façonner des objets, surtout de beaux objets. Cela lui avait procuré la paix. On l'avait payé – parfois en compliments, d'autres fois en nourriture, parfois même en argent. A peine adolescent à l'époque, il s'en était contenté.

Ses clients appréciaient la beauté qu'il créait pour eux, mais pas toujours de la façon dont il l'aurait souhaité. Un jour, un homme avait cassé le pied d'une chaise et s'en était servi pour battre sa femme à mort. C'était elle qui avait commandé cette chaise au conteur, et il avait mis tout son cœur à sculpter des motifs dans le bois en hommage à ses ravissants yeux moqueurs. Deux jours après le meurtre, en voyant la tache brune du sang séché sur le pied de la chaise, il avait décidé de ne plus jamais faire naître la beauté de la matière, mais seulement des mots.

Il aurait pu choisir de se détacher complètement de la beauté, mais il ne l'avait pas fait. Il y avait une sorte d'hypocrisie à élire une seule forme de beauté en se défiant des autres, et il le savait. Il n'était pas non plus assez naïf pour croire les mots inoffensifs. Il avait conscience de leurs dangers, mais il lui serait toujours possible de nier son rôle dans ce qui arriverait par la suite. *Les mots sont comme des fleurs*, se disait-il. *Ils faneront et mourront après mon départ*,

*mais ils seront magnifiques au moment où je les offrirai.*

Le conteur contemplait la haveli, indécis sur la conduite à tenir, lorsqu'il vit une silhouette sortir sur la galerie à l'arrière de la bâtisse et se diriger vers les écuries. Malgré la distance qui les séparait, il remarqua qu'il s'agissait d'une femme, et qu'elle était belle. Sa décision fut prise pour lui.

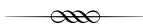
Et n'est-ce pas là l'essence de tout amour ? L'histoire de tout amour ? Quelque chose qui vous prend par surprise, que vous apercevez de loin, mais que vous reconnaissez à l'instant même et sans le moindre doute ? Quelque chose qui vous terrorise toute votre vie, mais que vous accueillez à bras ouverts dès qu'il se présente ?

Et n'est-ce pas là l'histoire de toute folie ? Des fous qui voient des mirages dans le désert et se persuadent de leur réalité ? Qui tombent amoureux d'idées et de chimères, se donnent à elles de tout leur cœur et se plaignent lorsqu'ils sont ramenés à la réalité ? Qui s'évertuent à obtenir ce qui ne leur appartiendra jamais ?

Mais nul ne perçut les pensées du conteur. Elles étaient pareilles au vent qui souffle sur des terres désertiques sans apporter apaisement ni sagesse.

Lorsqu'une escorte de trois hommes accourut pour protéger la femme qui s'acheminait vers

l'écurie, le conteur avait déjà enfourché sa monture déconcertée et la talonnait pour descendre la colline en direction de la haveli.



La femme ne sembla pas remarquer le conteur avant qu'il se trouvât assez près pour constater qu'il ne s'était pas trompé au sujet de sa beauté. Plus surprenant encore, ses gardes aussi avaient tardé à le repérer. Ils se disposèrent précipitamment en un triangle protecteur face à lui. Le capitaine éleva la voix et lui enjoignit de s'arrêter. C'est alors que la femme regarda dans sa direction et s'immobilisa. Le conteur n'interrompit pas la marche de son cheval. Il n'y avait aucune raison de ralentir l'allure de l'animal qui avançait déjà d'un pas tranquille.

Avant que les gardes n'aient pu lui réitérer leur ordre de s'arrêter, un cri strident jaillit de la haveli et un vieil homme décharné en sortit en trombe, une ombrelle à la main. Une femme rondelette d'âge mûr surgit derrière lui en brandissant un bâton. Sa voix portait loin.

« Bon à rien paresseux, fils de chèvres bâtardes ! Maudit soit le jour où je t'ai épousé, toi dont le sang est douteux et dont les os portent les traces d'on ne sait quel clan ! Tu n'es même pas

capable de penser à protéger la Bégum du soleil !  
Ya Allah ! Que dira le Mirza quand il rentrera et  
trouvera sa femme toute flétrie et brunie ? »

L'homme qui courait, l'ombrelle à la main,  
paraissait propulsé par la seule puissance des  
insultes de son épouse. Certains de ces propos  
semblaient également destinés à la Bégum, mais  
celle-ci se contentait de secouer la tête. Pendant ce  
temps, les hommes observaient la progression du  
mari et de la femme jusqu'à ce que le vieillard  
plaçât l'ombrelle au-dessus de la tête de la Bégum,  
protégeant sa peau délicate du soleil et lui-même  
du courroux de son épouse. Alors, les gardes levè-  
rent leurs mousquets et, une fois de plus, intimè-  
rent au conteur l'ordre de ne pas aller plus loin.

« Présentez-vous ! Qui êtes-vous pour pénétrer  
sans prévenir sur les terres du Mirza Azim Jalal-  
ud-din Khan ?

— Un conteur », répondit-il en mettant  
maladroitement pied à terre.

Les gardes semblèrent interloqués par sa  
réponse, mais la Bégum tourna la tête pour le  
regarder. Comme l'ombrelle dissimulait son  
visage, il ne put voir son expression. Il n'aurait  
d'ailleurs pas été sage de la dévisager. Prudem-  
ment, il maintint son regard rivé sur les soldats. Il  
nota néanmoins qu'elle levait une main élégante  
pour appeler sa servante, laquelle interrompit ses

imprécations et accourut aux côtés de sa maîtresse.

Leur conversation se déroula à voix basse, puis la servante se fraya un passage entre les soldats et dit au conteur : « Ma Bégum souhaite savoir de quelle ville vous venez. »

Il ne put se retenir ; les mots jaillirent de sa bouche :

*Dilli, jo ek shahr tha, aalam mein intekhaab  
Rahte the muntakhab hi jahaan rozgaar ke  
Jisko falakh ne loot kar barbaad kar diya  
Hum rahnewale usi ujde dayaar ke.*

*Delhi, la cité élue entre toutes,  
Où seuls résidaient les hommes de noble profession,  
Pillée et ravagée par les cieus,  
De ce jardin dévasté, je suis un habitant.*

Ses paroles s'abattirent sur ses auditeurs comme un assaut inattendu. Il vit fléchir l'arrogance de la servante, se relâcher les muscles des gardes et vaciller l'ombrelle dans la main du vieil homme avant de se redresser à nouveau. Et il vit la Bégum lever le regard vers lui et se figer jusqu'à ce qu'il eût scandé la dernière syllabe.

Les mots avaient purifié l'atmosphère, laissant dans leur sillage un silence, une réalité nouvelle. Dans ce monde nouveau, il n'était plus inconvenant de regarder la Bégum en face. Alors, profitant du



moment, il but à sa beauté. Le noir, semblait-il, était son domaine. L'ébène profonde de sa chevelure dessinait les contours de son visage, tout comme le khôl soulignait ses yeux. On aurait dit que ses traits acérés entaillaient le vent jusqu'au sang, jusqu'à ce qu'il demandât grâce.

L'espace d'un instant, la scène se figea, puis elle battit des paupières, les yeux dissimulés derrière ses longs cils. Quelques mots chuchotés furent échangés entre la maîtresse et sa servante, et cette dernière s'approcha d'un air hautain du conteur et lui dit : « La Bégum demande si vous souhaitez vous reposer de votre voyage et partager vos contes avec nous. Le Mirza et son épouse sont réputés pour leur générosité. »

Le conteur s'inclina.

« Tout l'honneur sera pour moi. »

Aussitôt, l'un des gardes empoigna les rênes de son cheval tandis qu'un autre s'emparait du baluchon maladroitement fixé derrière la selle. La Bégum s'était remise en route vers les écuries, et le reste de sa suite lui emboîta le pas, y compris le garde qui menait le cheval par la bride. Seul celui qui portait le bagage resta en arrière avec le conteur.

« Venez ! » lui dit-il.

Le conteur le suivit jusqu'à la belle et luxueuse bâtisse qu'il avait considérée avec tant de méfiance quelques instants plus tôt.